

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PÈRE L'ÉGOÛINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 23 FÉVRIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

A TOUS!

PATRONS ET OUVRIERS.

Sans cesse, vous entendez parler de la question sociale.

Et vous vous demandez :

La question sociale, qu'est-ce que c'est ?

Or, beaucoup vous répondent : "De question sociale, il n'y en a pas dans ce pays. Que l'on parle de la question sociale pour la vieille Europe qui tremble, blême de peur, sur un volcan : à la bonne heure !

Mais au Canada, il n'y a pas de question sociale."

Ceux qui parlent ainsi se trompent étrangement.

Il y a ici, bien qu'à un moindre degré d'intensité, toutes les misères, toutes les causes de malaise, de désordre et de ruine, qui menacent sans cesse le vieux monde.

Le danger est moins grand ; il ne menace pas toujours immédiatement ; mais il existe !

N'avons-nous pas ici la guerre tantôt grondant sourdement dans l'ombre, tantôt éclatant au grand jour, entre le capital et le travail ?

N'avons-nous pas, de temps à autre, la faim qui sévit au sein de nos classes ouvrières ? N'avons-nous pas la modicité excessive des salaires laissant quelquefois, l'ouvrier dans l'impossibilité absolue de subvenir à tous les besoins de la famille ?

Et alternant avec cette baisse excessive des salaires, n'avons-nous pas, éclatant sur toute la ligne la banqueroute générale des industriels, la ruine sur toute la ligne du capital surchargé outre mesure par la charité excessive des salaires ?

N'avons-nous pas les grèves ?

Eh ! bien : avec les grèves, la lutte du capital et du travail, la banqueroute, les chaumages, l'antagonisme entre les classes aisées et ses classes industrielles, il n'y a pas à se le dissimuler, nous avons la question sociale.

Et si elle s'impose à notre attention, à notre étude d'une manière moins impérieuse qu'en Europe, il ne s'en suit pas que nous devions la perdre de vue.

Patrons, comme ouvriers, vous avez un intérêt commun à l'étudier pour apprendre quels sont les moyens de la régler tout en évitant des désastres qu'elle entraîne avec elle.

Remarquez-le : cette question sociale elle se résume, si non en principe, du moins sous son aspect matériel et pratique, dans ces mots :

1o Faire le bonheur des diverses classes de la société en augmentant, autant que possible, leur perfectionnement et leur bien-être, et en adoucissant en autant que faire se peut la peine du travail et les misères de la vie.

2o Dépendre la religion, l'autorité, la famille, la propriété qui sont les bases de l'ordre social et maintenir l'harmonie entre les diverses classes de la société.

Patrons et ouvriers :

Les temps deviennent de plus en plus difficiles. Les bénéfices se font plus rares, le travail manque au moins partiellement.

La crise approche !

La question sociale se complique.

Nous rendons-nous bien compte des causes de gêne, de misère et de ruine qui, périodiquement, reviennent fondre sur nous ?

Partout, sommes-nous préparés à nous préserver de leurs funestes effets.

Savons-nous prévenir les crises.

N'y a-t-il pas des moyens de les empêcher ?

Ces questions, je vous invite à les examiner avec moi.

C'est ce que nous ferons au prochain numéro, si toutefois vous voulez bien suivre, dans les considérations qu'il entend vous soumettre sur ce sujet.

LE PÈRE L'ÉGOÛINE.

SONNERIES.

Nous sommes en mesure de donner, dès aujourd'hui, à nos lecteurs, le compte-rendu exact de la dernière séance relative aux moyens à prendre pour secourir les ouvriers sans travail.

Il se peut que cette fin des débats soit supprimée dans le compte rendu officiel.

M. Ferry.—C'est avec une véritable douleur, messieurs, que nous nous sommes entendu accuser de ne rien faire pour le peuple. Ce sont là d'infâmes calomnies. (Oui ! oui !) Ainsi, une statistique que j'ai sous les yeux démontre d'une façon limpide que notre pays, qui n'avait fabriqué que 3,856 pincés-monseigneur sous l'Empire, en a fabriqué, l'année dernière, 4,817, 529. (Sensation prolongée). Qu'on vienne nous dire encore que le commerce va mal !

M. Wilson.—Qui dit cela ?

M. Martin-Feuillée.—Je n'ai qu'un mot à ajouter aux éloquentes paroles de M. le président du conseil.

On a dit que le commerce est en décroissance. C'est une erreur. Envisageons le commerce fluvial, par exemple. La Seine, qui, en 1830, n'avait charrié, pendant les dix dernières années de République, une moyenne de 7,855.

Cris : Eh bien : alors ?

De tels chiffres, messieurs, se passent de commentaires. (Oui ! oui ! Vive la République !)

M. Tirard.—Moi, messieurs, j'ai là des documents qui prouvent aussi clairement que deux et deux font cinq (assentiment) que la ligne de Paris à Bruxelles, qui n'avait exporté que 1,175 banquiers en fuite, il y a cinq ans, c'est-à-dire sous la monarchie, en a exporté cette année 14,566, soit une différence de 29,752 en faveur de l'année dernière ! (Bravo ! bravo !) L'éloquence des chiffres, messieurs !

(M. Tirard regagne son banc et reçoit les félicitations de ses collègues).

M. Hérisson, de sa place.—Et moi, messieurs !

Cris : A la tribune !

...Je disais donc... que j'avais à vous dire...

M. Paul Bert.—A la tribune !

M. Hérisson, à part.—Je te connais, toi ! Tu voudrais me prendre ma place... (Il se rassied.—Applaudissements).

M. Clémenceau, bondissant à la tribune.—Citoyens ! (Mouvement).

M. Tony Révillon, même jeu.—Non ! non ! c'est moi qui dois parler pour le peuple !

M. de Canessan, idem.—Un moment, citoyens !

M. Clémenceau.—Je vous dis que c'est à moi !

M. Tony Révillon.—Jamais ! (Ils s'emploient, M. de Lanessan se jette entre eux).

M. le président.—Messieurs, rassurez-vous ! L'Officiel de demain constatera que vous avez noblement combattu pour les classes prolétariennes.

Les trois radicaux.—Bien sûr ?

M. le président, la main sur la sonnette.—Ma parole !

—Oh ! alors !

(Les trois radicaux regagnent dignement leur place.)

Une voix à droite.—Et les ouvriers sans travail, qu'est-ce que vous en faites, dans tout cela ?

M. Waldeck.—Ils nous assomment, les ouvriers sans travail !

M. Challemel, d'une tribune.—Fusillez-moi tous ces gens-là !

M. Wilson, contrefaisant la voix d'un royaliste.—Oui, oui ! à l'eau !

M. Ferry.—Ils sont sans travail... Eh bien, de quoi se plaignent-ils ?

Plusieurs voix.—Est-ce que nous plaignons, nous ?

M. Paul Bert.— Je propose l'ordre du jour suivant :

"La Chambre, comptant sur le gouvernement pour continuer à laisser les députés sans ouvrage, s'en va dîner, en engageant les ouvriers sans travail à se serrer le ventre.—et passe au menu du jour."

Adopté.

ALERTE.

LE MOUVEMENT CORPORATIF

L'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers tient en ce moment une assemblée régionale à Lille, sous la présidence de M. Raoul Harmel, dont le dévouement ne se laisse jamais.

Samedi matin, la réunion a entendu un très intéressant rapport de M. Hauteville, président de la commission agricole, sur la situation faite à notre agriculture, l'influence déplorable qu'y ont eue les traités de commerce, les graves défauts de la condition matérielle et morale faite aux cultivateurs et aux ouvriers de la campagne. M. de Hauteville a ensuite indiqué la reconstitution de la corporation comme le véritable remède.

Ce qu'il importe de faire pénétrer dans les campagnes, c'est l'esprit de groupement, à la faveur duquel le mouvement corporatif pourra produire ses fruits. L'œuvre commence par la formation de comités et de cercles ruraux. Elle établit des réunions annexes de patrons parmi les propriétaires et les fermiers, elle encourage les œuvres paroissiales, les confréries, en un mot tout ce qui peut faire revivre l'esprit chrétien, base de toute restauration.

On peut ainsi arriver à des groupements puissamment organisés dans les régions agricoles, dont l'effet se ferait heureusement sentir dans la représentation de leurs intérêts.

Le soir, M. Harmel a étudié l'organisation pos-

sible du régime corporatif dans la grande industrie, et il a défini la doctrine de l'œuvre avec l'autorité que lui ont valu ses grands et persévérants efforts pour réaliser cette réforme sociale. Les industriels de la région, fort nombreux, ont chaleureusement applaudi ses chrétiennes et éloquents paroles.

FIDUS.

CONSEILS PRATIQUES.

On me signale la réapparition en France des poteries vernissées dont l'Allemagne, en particulier, encombre nos marchés. Rien n'est si dangereux que l'emploi de ces récipients.

Sous l'action du feu, le plomb que contient la préparation vernissante, se détache et se mêle aux matières alimentaires, qu'il rend toxiques.

Plusieurs centigrammes de plomb peuvent être ainsi cédés, en quelques minutes, aux aliments; et comme la couche de vernis est très épaisse, chaque nouvelle cuisson apporte son contingent de métal dangereux.

Je ne puis, à ce sujet, donner qu'un seul conseil pratique: n'achetez jamais de poterie vernissée.

AU "CLAIRON"

Nous sommes très flattés de l'intérêt que vous semblez porter à notre petit journal, mais nous vous ferons remarquer en passant que livrant votre réponse à la publicité, vous avez une chance de moins de gagner le cadeau, puisque vous facilitez les solutions aux lecteurs de *L'Ouvrier*, et que plus il y aura de réponses justes, plus la chance sera divisée. Car nous plaçons tous les jeudis, les bonnes réponses dans une boîte, et le nom qui sort le premier, est l'heureux gagnant.

Ainsi pour une autre fois, si vous tenez au prix, envoyez-nous votre réponse sous cachet.

Réponse à la Devinette.

Le puits a 7 pieds et la grenouille monte 3 pieds par jour et en descend un. Le premier jour elle aura 2 pieds de fait, le deuxième jour, 4 pieds, et le troisième il lui restera 3 pieds à faire. Mais ayant fait ses trois pieds d'un seul bond, elle se trouve sortie du puits, sans retomber d'un pied. Par conséquent elle mettra 3 jours à sortir du puits.

Le nombre de ceux qui ont donné une solution juste étant si grand que nous ne pouvons reproduire leurs noms vû le petit espace de notre journal.

Le vainqueur du cadeau est M. Germain Charbonneau de St. Vincent de Paul, île Jésus.

PROBLEME

Avec les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, formez le nombre 100 sans répéter aucun des chiffres.

Le vainqueur aura droit à deux magnifiques volumes, "Cléricale" et "La Vengeance de Geneviève," romans des plus intéressants.

Les salaires ouvriers en Allemagne

En ce moment de crise ouvrière, il est curieux de comparer avec les salaires actuellement payés en France ceux dont se contentent les ouvriers en Allemagne, aussi bien dans le Nord que dans les États du Centre.

A Berlin, un ouvrier maçon, pour des journées de douze heures de travail, gagne de 18 fr. 25 à 35 fr. par semaine; les tourneurs sont payés environ 25 fr.; les ouvriers qui fabriquent les courroies, de 15 fr. à 22 fr. 50; les serruriers, 18 fr. 75; les forgerons, de 18 fr. 75 à 30 fr.; les mécaniciens, de 21 fr. 75 à 38 fr. 75; les tanneurs, de 18 fr. 75 à 22 fr. 50, et ainsi de suite.

Un journal industriel de Munich, rapportant ces chiffres, fait remarquer que les salaires y sont à peu près les mêmes qu'à Berlin, bien que le prix de la vie soit bien moins élevé en Bavière qu'en Prusse.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Deux Méridionaux parlent de fortes fièvres qu'ils ont eues autrefois, dans leur pays.

—Moi, mon bon, je ne sais vraiment pas comment je vis encore; j'avais une fièvre si forte, vois-tu, et une chaleur si intense, que mon médecin avait peur de se brûler quand il me tâtait le pouls.

—Té! c'est presque aussi fort que moi, Dioubant!

—Le médecin avait peur de se tâter le pouls, aussi?

—S'il l'avait peur, mon vieux?... Mais c'est à dire qu'il ne me le tâtait jamais qu'avec des pin-cettes?

Au restaurant:

Un monsieur demande du fromage de Brie, le garçon l'apporte: le monsieur l'examine; puis, d'un air dégoûté:

—C'est drôle, il ne me dit rien ce fromage-là!

Le garçon piqué:

—Voulez-vous qu'il vous fasse des vers?... *

Un noctambule légèrement éméché, se cramponne à une colonne de gaz sur le Pont-Neuf, et regarde philosophiquement couler le fleuve.

—Cette Seine, réfléchit-il, ça n'a rien de commun avec moi. C'est quand elle a éprouvé une crue qu'elle fait des bêtises, tandis que moi, c'est quand j'ai éprouvé une cuite. *

On sait que M. Brisson a failli rappeler à l'ordre un député qui s'était écrié *Sapristi!*

L'*Officiel* de demain publiera une rectification à ce sujet: M. Brisson avait cru entendre un mot séditionnel.

Il avait compris: *Sacristie.*

Dont acte. *

On enterrait un homme politique prolix et ennuyeux. Après avoir passé en revue les principales occasions dans lesquelles il avait pris la parole, un assistant demanda:

—En somme, quel a été, à votre avis, le meilleur discours qui ait signalé sa carrière?

L'autre:

—Celui qu'on a prononcé sur sa tombe! *

La femme d'un tailleur, personne fort pieuse déshabillait sa petite fille, très intelligente enfant de six ans. Avant de la mettre au lit!

—Lili, lui dit-elle, fais ta prière et surtout n'oublies pas de demander au bon dieu qu'il nous donne beaucoup d'habits à coudre.

—Oui, maman, tout de suite, répond Lili qui, se ravisant bientôt: Mais, petite mère, si je lui demandais tout cousus!

Que vois-tu de si coupable — demande un banquier israélite à son jeune cadet âgé de six ans à peine, dans l'histoire de Joseph vendu par ses frères?

Et l'aimable enfant après avoir réfléchi:

—Ils ne l'ont pas vendu assez cher! *

Entendu dans les coulisses d'un café-concert:

Un auteur — Eh bien, avez-vous lu la dernière chansonnette que je vous ai envoyée.

Un compositeur — Oui je lui ai même trouvé un air.

L'auteur ravi — Ah! lequel?

Le compositeur — L'air bête.

Tableau!

Nous lisons dans un journal de Washington;

"On a trouvé un moyen d'empêcher les membres du Congrès de voler les broches à cheveux des chambres de comités. On a marqué le dos au fer chaud des mots: "chambre des représentants" en lettres d'un pouce de haut."

On étudie actuellement les moyens d'empêcher les horloges de disparaître et toute proposition à cet effet sera la bienvenue.

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

RECETTES.

Pouding aux raisins.—Une pleine tasse à thé de farine, six œufs, ôtez deux blancs, gros comme un jaune d'œuf de beurre, un verre de franche eau-de-vie, sucre, cannelle, muscade, raisin à votre goût, du lait assez pour former de tout cela une pâte bien épaisse; ensuite mettez le tout dans un linge trempé dans l'eau bouillante et enduit de beurre et de farine; attachez-le bien serré, jetez-le dans l'eau bouillante, et faites bouillir une heure et demie.

Pouding aux pommes.—Prenez une demi-terrine de pommes, les épluchez et hachez bien menues; prenez une demi-terrine de farine, cassez un quarteron de beurre par petits morceaux dedans, prenez de l'eau froide et délayez cette farine pour pouvoir la rouler sur une table, étendez-la une fois plus longue que large; étendez un lit de pommes saupoudrées de muscade, sucre et cannelle pilés, jusqu'à ce que vos pommes soient employées, roulez ensuite votre pâte et fermez-la à chaque bout; enfermez le dans un linge mouillé et préparé comme on fait pour les autres poudings; puis mettez-le dans l'eau bouillante, où vous le laisserez trois heures, s'il est gros, et deux heures et demie, s'il est petit. Une sauce à l'ordinaire.

Pâté chaud.—Faites une abaisse de pâté de la grandeur que vous voudrez; couvrez-la d'une farce, et arrangez dessus les viandes dont vous voulez faire votre pâté chaud; épicez-le de bon goût; ajoutez un bouquet garni et beaucoup de beurre; des bardes de lard, des tranches de jambon et de veau; relevez les bords du pâté, et fermez-le avec une seconde abaisse. Vous l'ouvrirez comme la tourte, pour donner passage à la fumée intérieure; et de même encore, lorsqu'il sera entièrement cuit, vous en ôterez le bouquet, le lard, les tranches de jambon, de veau, et les remplacerez par le ragoût qui vous conviendra.

MONSIEUR TOUPET ;

OU,
JEAN BELLEGUEULE.

(Comédie en un Acte)

Par AUG. LAPERRIÈRE.

PERSONNAGES :

ANTOINE DUCODE—Avocat.
ALBERT O'DONOVAN—Médecin.
JEAN BELLEGUEULE—Domestique des précédents.
EDOUARD PRÉTABOIRE—Forestier.
PIERRE DOUILLET.
GUILLAUME RAZOIR.
UN COMMIS MARCHAND.
UN FACTEUR DE LA POSTE.

(La scène se passe de nos jours.)

(Suite.)

ANTOINE.—Bien cher Scieur, dis-moi donc quand cesseras-tu d'être bête comme une oie. De l'argent, j'en fais quand je veux et autant que l'importe qui. Si en certains lieux, on ne sait pas apprécier mes talents, ce n'est pas ma faute, mais ils n'en sont pas moins réels pour cela, dindon d'Irlandais.

ALBERT.—Ah ! Monsieur le avocat, il auré mal dormit cette nuit, dans son rêve son blonde il auré fait mangé du avoine bien sûre, et il a été pas contente du tout. Le plaiderment il donné pas beaucoup d'argent aujourd'hui et il avéz pas eu beaucoup grand succès hier soir dans son discours—ce qui fait que son ami le Kannoek, il est de humeur massacrante cette matin.

ANTOINE.—Va au diable, éternel bavard.

ALBERT.—Comme un bon ami et un grand médecin, je prescrivais vous bienvenu le avocat, un grand coup de dark brandy avec un bon grosse beefsteck et le humeur massacrante il alléz partir tout de suite et vous devenir un bonne garçonne toute le journée

ANTOINE.—(se levant) Est-ce toi qui paies ?

ALBERT.—Certainly, ce été moi qui paie et vous qui prêté le argent, en attendant qui lès malades à moi ils paient.

ANTOINE.—Ah ? tes malades, ce n'est pas souvent qu'ils paient et pour une bonne raison, c'est qu'après être passés par tes mains, ils prennent la route du cimetièrè.

ALBERT.—No, no, monsieur le juge, cé été de faux bruits que lé dindonnes in faisé courir pour faire peur aux avocats malades (Jean entré.)

JEAN. (à Ducode.)—J'ai remis votre lettre à votre huissier lui même, il va agir tout de suite m'a-t-il dit.

(ANTOINE. (sèchement)—C'est bien.

JEAN (à part.)—L'humeur se chiffonne. (à Ducode) M. Guillaume Rasoir sera ici dans quelques instants : il m'a demandé si vous étiez à votre bureau.

ALBERT.—C'est vous dire à lui, quand il venir, que nous partis pour le campagne loin loin, et c'est moi donner vous un piastre pour votre trouble. Vous chargez à mon compte et moi payer quand votre santé il été malade. (à Antoine.) C'est nous partir tout de suite ; cet Rasoir il venir pour ton billet, et il été dû

ANTOINE.—Tu n'as que faire de me dire qu'il est dû, je le sais fort bien.....allons déjeuner.

ALBERT.—(Prenant son chapeau et sa canne) M. Allons déjeuner—(tous deux sortes.)

SCÈNE TROISIÈME.

JEAN, UN COMMIS, EDOUARD, PIERRE, GUILLAUME, ALBERT, ANTOINE.

JEAN.—(seul.) (Un plumeau à la main et rangeant les meubles.)

Oui, marquer une piastre que tu ne me paieras jamais, mais laisse faire, vilain arracheur de dents, j'te repincerai bien.....deux rats d'église cherchant un fromage pour déjeuner. Pourtant rencontrer ça dans la rue, c't'avorton d'avocat là surtout, ça vous toise les pauvres gens, comme moi, du haut de sa grandeur.....comme si j'le valais pas par la pensée et même par la langue.....passe encore pour Albert, il gonaille, c'est vrai, mais il n'est pas mé-

chant, tandis que l'autre.....l'autre... je l'abomine surtout depuis que j'ai entendu se comparer à l'mortel grand bête. (On sonne),—entrez.

UN COMMIS.—Monsieur Ducode est-il ici ?

JEAN (ton grossier).—Non, Que lui voulez-vous ?

UN COMMIS.—M. Duranton demande si M. Ducode pourrait payer ce petit compte.

—JEAN (tendant la main.)—Donnez....vingt-deux piastres.... dites à D. Duranton que nous passerons à son magasin demain : ou plus tard.

UN COMMIS.—M. Duranton m'a recommandé de voir personnellement M. Ducode et d'insister sur un à compte au moins, si le tout ne pouvait être soldé de suite.

JEAN.—Jeune homme, portez ma réponse à votre maître et dites-lui que si elle ne lui plait pas, qu'il aille le dire à Rome. En v'là-t-y des façons, pour un compte de deux ans seulement ; prenez la porte et filez.

UN COMMIS.—Fort bien, mais vous aurez des frais, mal appris que vous êtes (Il sort).

JEAN.—(se levant.) Hein?... Je crois Dieu me pardonne qu'il a eu l'audace de me menacer. Il a bien fait de prendre la porte. C'est comme ça qu'il faut recevoir ces marchands-là avec prétention. Parcequ'ils sont riches, à nos dépens, ils croient pouvoir commander en maître —payer ceci, payer celà et tout de suite s'il vous plaît. Ah ? bien oui, nous allons voir ça, messieurs, ce n'est pas avec Bellegueule qu'on joue ce jour là..... Dieu de Dieu, c'est y dommage que l'bon Dieu n'ait pas pensé à me donner des rentes à manger au lieu d'me mettre dans c'te gueuse de fonction ici-y m'semble que j'ai jamais eu de gout et de talent pour commander. (On sonne) Entrez.

EDOUARD.—(Un œil poché, ton brutal).—M. l'avocat est-il ici ?

JEAN.—(grossièrement).—Que lui voulez-vous ?

EDOUARD.—Dites donc l'ami, ça vous plairait-il de le prendre sur un ton un peu plus bas que ça ?

JEAN.—(se radoucissant).—Voyons, voyons, ne nous fâchons pas, que diable, j'ne puis pas me refaire la voix tout exprès pour vous faire plaisir. Je gage que vous avez quelqu'un à faire pincer et par conséquent une cause à nous donner.

EDOUARD.—Une cause ? oui, et une fameuse encore.

JEAN.—Qu'est-ce que c'est.

EDOUARD.—J'veux que vous faisiez coffrer tout de suite Charles BonnePoigne qui vient de m'arranger un œil en sournois. Puis, quand il sera coffré, j'veux qu'on l'pende le gueux qu'il est.

JEAN.—Bigre, vous n'y allez pas de main morte.

EDOUARD.—Quoi ! auriez-vous envie de prendre sa part sar hasard ?

JEAN.—J'dis pas ça, mais faire pendre un homme, tout de suite, comme ça, c'est un peu raide ; après tout vous aurez peut-être raison.....

EDOUARD.—L'ya pas de "peut-être" j'ai raison, c'est sûr.

JEAN.—Mais tout de même, il faudra toujours en parler un peu au long avec le juge. Si vous voulez me conter votre affaire, j'vais la faire marcher comme sur des roulettes.

EDOUARD.—Mille bombes, comme de raison que j'le veux, puisque j'suis venu exprès pour ça.

ALBERT.—Qui ça ?

JEAN.—Celui qui vous à mis l'œil à bleu.

EDOUARD.—Charles BennePoigne.

JEAN.—Eh ! bien, avant deux heures, ce garçon-là sera logé à l'hôtel de la Reine, et d'ici à huit jours, il fera une promenade sur la route de Kingston.

EDOUARD.—(les poings sur les hanches.)—Comment, vous me demandez cinq piastres pour le mettre à l'hotel et le faire promener. Dites donc, auriez-vous par hasard envie de me blaguer ?

JEAN.—Allons, allons, modérez-vous, vous ne me comprenez pas. A l'hôtel, ça veut dire :—en prison et la promenade sur la route, de Kingston, veut dire :—aller au pénitencier de Kingston.

EDOUARD.—Ah ! ah ! comme ça, je vous comprends et c'est ce que je veux. Maintenant que faut-il faire pour que j'aie ce contentement ?

JEAN.—(se préparant à écrire)—D'abord quel est votre nom ?

EDOUARD.—Edouard Prêt-à-boire.

JEAN.—(écrivant.)—Joli nom...bien, celui de votre adversaire ?

EDOUARD.—J'veous l'ai déjà dit, Charles Bonnepoigne.

JEAN.—Bien—Racontez-moi maintenant la chose telle qu'elle est arrivée.

EDOUARD.—C'est pas malin—j'passais dans la rue (mettez un nom de votre localité) j'rencontre c't'animal là, au coin de la rue—en face du magasin Pijon. En passant près de lui, sans l'faire exprès, j'le pousse un peu, et v'lan le voilà qui barbotte dans un trou plein de boue,—j'lui demande en riant, s'il a besoin de savon—le bêta se relève furieux et m'traite d'imbécile,—j'va pour lui allonger une claque, v'lan j'en reçois une sur l'œil et j'piroite, j'me retourne enragé et v'lan, j'en reçois une seconde pardessus la première avec un coup de pied par derrière. Vous voyez ben qu'c'est lui qu'a tort.

JEAN.—Certainement—Vous avez des témoins ?

EDOUARD.—L'ya pas besoin de témoins puisque j'veous l'dis.

JEAN.—Ça s'rait mieux s'il y avait un témoin, mais tout de même, avec cinq piastres, j'va lui faire son affaire à ce garçon là. Où demeure-t-il ?

EDOUARD.—Qui ça ? Bonnepoigne. J'sais t'y moi ; j'crois pourtant que c'est dans la rue.—

JEAN.—Son métier ?

EDOUARD.—Son métier?...loafer.

JEAN.—Et vous ?

EDOUARD.—Q'noi, moi ?

JEAN.—Votre métier.

EDOUARD.—j'voyage dans les chantiers.

JEAN.—C'est bien.—Donnez \$5 et revenez d'main, ou plutôt non, j'veous ferai demander quand j'aurai besoin d'vous.

EDOUARD.—(A part, tirant sa bourse et comptant) L'animal.....\$5.....et un œil poché. (Haut) dites donc, ça n'pourrait pas se faire pour un peu moins que ça ?

JEAN.—Impossible—D'abord, il y a le magistrat à payer \$1. puis l'huissier \$1. puis le juge \$2. et \$1. pour moi, c'est bien le moins. Vous le voyez, c'est à très bon marché.

EDOUARD.—N'importe, mais vous m'assurez que vous allez l'arranger là, comme il faut.

JEAN.—Foi de Bellegueule, vous serez contents.

EDOUARD.—C'est y votre nom ça, Bellegueule ?

JEAN.—Oui.

EDOUARD.—En v'là t'y un nom bête, par exemple Bellegueule !

JEAN.—Vous trouvez ?

EDOUARD.—Ça me fait c't'effet là, mais après ça, c'est pas votre faute à vous.—Tenez, voici vos \$5 et que ça marche rondement,

JEAN.—(prenant l'argent)—Ça va marcher j'veous le garantis.

EDOUARD.—Là, Maintenant, j'va aller prendre une bouchée, puis après, j'bouge plus de la porte de la prison pour lui souhaiter ben du plaisir à t'animal là.

JEAN.—C'est une bonne idée.

EDOUARD.—Bonjour. (Il sort.)

JEAN.—(Le reconduisant)—Bonjour... (revenant en scène) dindon plumé et d'un. La journée ne commence pas trop mal, "se frappant le front" Butor, j'ai oublié de lui vendre un remède pour son œil poché (courant à la porte et appelant) Eh ! l'ami...l'ami... (revenant en scène) trop tard, sapristi j'aurais pu lui arracher encore une piastre, l'importe j'le repincerai.....C'est Ducode qui serait de belle humeur s'il s'apercevait du succès de mes petites affaires d'avocat. Le fait est, que si je n'avais pas ces petits revenus, en dehors de mon salaire, j'veous les flanquerais là tous les deux, bien vite. D'abord, ils (prenant la bouteille sur le bureau d'Albert et un verre, il se verse à boire) me doivent toujours quatre ou cinq mois de gage (Buvant)...il est bon le Tody...fameux. (On sonne) Entrez.

(A continuer)

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE IX.

Dans lequel il est question de Monsieur de Voltaire et de son école, et où Monsieur Sorbier apprend sur ses amis des détails peu à leur honneur.

Et si, pendant les cinq siècles qui se sont écoulés depuis le commencement de la traite, la terre n'a pas entendu leurs méchantes prières, c'est que les passions et les erreurs étouffaient sous leur violence la voix de leur charité. Pie II, au XVe siècle, Paul III au XVIe, Urbain VIII au XVIIe, Benoît XIV au XVIIIe, et, dans le nôtre, Grégoire XVI, ont fait entendre tour à tour les plus nobles accents en faveur des opprimés. Longtemps avant que l'ex-négrier Voltaire et son complice l'apostat Rainal, après s'être enrichis par la traite, songeassent à s'appuyer sur des malheurs dont ils jouissaient, la papauté avait fait entendre le cri d'une noble et sincère indignation, et, comme des sentinelles que jamais le sommeil ne surprend quand la justice est violée et la liberté humaine en danger, les papes de siècle en siècle l'ont répété jusqu'à nos jours.

— Bah ! dit Henri Sorbier qui, entré depuis un moment, avait fini, non sans peine, à force de froncement de sourcils, à adapter à son œil droit un lorgnon qui l'empêchait d'y voir ; philosophisme et catholicisme sont des vieilleries à mettre au musée des antiquités. Le philosophisme est mort, et quant au catholicisme qui a fait son temps, s'il vit encore, c'est que le clergé plus avisé a jeté les béquilles de ses croyances usées pour s'appuyer sans trop y regarder sur le bras du plus fort.

— Le clergé du côté du plus fort ! s'écria mon oncle stupéfait.

— C'est mon opinion, fit Henri en passant la main dans son gilet de velours grosseille des Alpes.

— Et dans quel pays avez-vous vu cela ?

— Partout, parbleu ! et en France, sans aller plus loin.

Mon père qui, après avoir réuni ses livres, s'appretait à descendre, s'arrêta sur le bord de son estrade.

— En voilà un qui va attraper son renforcement, dit Bastien à son voisin Vincent.

— Ça va être amusant, gare dessous.

Plusieurs ouvriers qui s'étaient déjà levés se rassirent avec empressement. Sauf Bernard, dit la Fleur-des-Pois, et deux ou trois autres lecteurs de romans à quatre sous, l'auditoire était sinon entièrement gagné, au moins très-favorable à la bonne cause.

— Vous avez raison, monsieur Henri, dit mon père, les prêtres se sont appuyés sur le bras du plus fort.

— Ah ! ah ! murmura Bernard en poussant Bastien du genou, nous le tenons cette fois, ton avocat des curés.

— Car la justice et la vérité finiront toujours par triompher de l'injustice et du mensonge, continua mon père.

— Attrape ! fit Bastien.

— Quand je dis le plus fort, je parle du pouvoir quel qu'il soit, répartit superbement Henri.

— Oh ! c'est différent alors ; je croyais que vous exprimiez une opinion personnelle, et je vois que vous ne faites que répéter une accusation portée contre le clergé par M. Edgard Quinet, dans le journal le Siècle (mars 1863).

— L'opinion de M. Quinet est aussi la mienne.

— Ma foi, tant pis pour vous, car elle lui fait peu d'honneur ; mais puisque vous tenez à faire cause commune avec ce libre penseur, j'ai lu dans mes notes la réponse que, le 20 mars 1863, lui a adressée l'éloquent évêque d'Orléans. Rien n'empêche que vous n'en preniez votre part, il y en a assez pour vous deux, et il en restera même pour d'autres s'ils en désirent.

— Je n'en citerai que ces quelques lignes :

— Vous dites que le clergé se met du côté du plus

fort ; cette calomnie me révolte. Nous sommes dans la Grande-Bretagne du côté de l'Irlande ; en Orient, pour les chrétiens du Liban ; en Amérique, du côté des esclaves ; en Russie, du côté de la Pologne ; en Italie, du côté du pape ; dans le monde entier, du côté des faibles, des pauvres, des enfants, des abandonnés, du côté de la pudeur, de la conscience, de la probité, de tout ce qui est ici-bas souffleté, honni, crucifié avec Jésus-Christ. Voilà comment nous sommes du côté du plus fort." Avez-vous quelque chose à objecter ?

— Ce n'est pas mon opinion, répéta M. Henri Sorbier en tourmentant avec son stik l'extrémité de sa botte.

— Alors vous niez que le clergé soit pour l'Irlande, le Liban, la Pologne et le Pape ?

— Je ne nie rien, mais, je le répète, ce n'est pas mon opinion.

— Mais alors ?

— Toutes les opinions sont libres ; et la mienne c'est que le clergé se met toujours du côté du plus fort, répondit M. Henri en s'esquivant de la salle.

— Parlez-moi de cette manière de discuter ! s'écria mon oncle ; vous l'avez volée à M. Edgard Quinet. Gardez-la bien, jeune homme ; avec cela, on n'a jamais tort, quand même on n'a pas raison ; n'est-ce pas vrai, mes amis ?

Tous les ouvriers se mirent à rire.

— Le fils n'est pas même si fort que le père, dit Bastien en se levant.

— C'est mon opinion, répétèrent en chœur dix voix autour de lui.

CHAPITRE X

LES ÉCUMEURS DE MER

"C'était un beau navire vue le *Vautour*, avec ses quatre mâts souples et droits, sa grande voile carrée, ses huit coulevrines, s'allongeant comme des gargouilles de bronze en dehors de leurs larges sabords, et ses deux pièces de chosse montées l'une sur la plate-forme du château d'avant, l'autre sur le château d'arrière. Mais ce n'était pas une société édifiante que celle des soixante-dix matelots de son équipage, ramassés sur toutes les côtes, appartenant de nom à toutes les religions, et de fait n'en pratiquant aucune, bandits de la pire espèce qu'un seul lieu commun, l'amour des aventures et du pillage, retenait sous les ordres de Simon-le-Borgne. Un gaand prévôt de l'époque eût pu au hasard faire pendre sans forme de procès le premier venu de ces pirates, sans que la société eût été en droit de réclamer, car, sauf deux ou trois moussés qui n'attendaient que l'occasion de mériter la corde, tous les autres en étaient dignes depuis longtemps.

"Corsaire au service de qui le payait, sauf des Espagnols auxquels il avait voué une haine à mort depuis qu'à la suite d'une rixe terminée par un coup de couteau, il avait été attaché au pilori sur la place de Cadix, et n'avait échappé au supplice qu'au prix d'un œil qu'une sentinelle lui creva d'un coup de pique, Simon-le-Borgne croisait pour le moment, surtout pour son propre compte et un peu pour celui de François Ier, roi de France, alors en guerre avec Charles-Quint. Depuis près de trois mois, la fortune avait cessé de sourire aux écumeurs de mer ; ils avaient beau, comme une bande de requins affamés, errer nuit et jour à la recherche d'une proie. L'Océan semblait désert, et pas une voile ne se montrait à l'horizon. Le *Vautour* naviguait donc tristement par une belle brise, sous un ciel bleu, sur une mer magnifique entre l'archipel, ou groupe d'îles, des Açores nouvellement découvertes et les côtes de l'Espagne, le 18 mai 1522. Les forbans décevrés jouaient aux dés leurs parts de prise pour tuer le temps, ou dormaient étendus sur le pont, à l'ombre de la grande voile. Quant à Simon, bien qu'on eût dit qu'il était ensommeillé sur le château d'arrière, il prêtait une oreille attentive à la conversation d'un groupe de mécontents, et, toujours sur ses gardes, un poignard bien affilé à portée de la main, il surveillait de son œil unique, à demi fermé, ses hommes ou, comme il les appelait,

ses agneaux. Derrière lui, une sorte d'hercule, aux traits féroces et que la couleur de sa barbe avait fait surnommer Michel-le-Roux, debout à la barre du gouvernail, dirigeait nonchalamment bien qu'avec habileté la marche sans but du navire, attendant qu'André-le-Grêlé, mousse de dix-huit à vingt ans, perché sur le mât de hune, lui signalât, pour les éviter, les écueils sous-marins de cet océan encore inconnu.

— Navire par le tribord ! cria tout-à-coup la vigie.

— Tartane ou caravelle ? demanda anxieusement Simon-le-Borgne qui au premier signal avait bondi comme un léopard.

— Caravelle, répondit le mousse.

À ce mot magique, tous les forbans, oubliant jeux et sommeil, se précipitèrent sur le pont, et plusieurs hommes s'élançèrent dans les bastingages pour fouiller l'horizon et découvrir le point signalé. À leur impatience fiévreuse, à leurs regards pleins d'une ardente convoitise, on eût dit une bande de loups qui vient d'éventrer un troupeau.

— Quelle route ? continua Simon.

— Cap sur l'Espagne.

— Quelle allure ? vigie de malheur ! Il faut donc te tirer les mots de la gorge !

— Sous grandes voiles et deux bonnettes dehors, un pavillon en berne, mais je ne distingue pas la couleur.

— Pavillon espagnol ! cria un gabier.

— Aux armes, mes agneaux ! hurla Simon, hissé pavillon espagnol ! Michel, serre le vent !

"L'équipage poussa un formidable hurrah. En un instant, tous les forbans, armés jusqu'aux dents, furent à leur poste, les gabiers aux pieds des mâts, les pointeurs derrière leurs pièces ; les servents apportèrent la poudre et les boulets. Sur le gaillard d'arrière, Trophime, le second du navire, se tenait debout près de Simon.

— Si nous faisons de la toile ? dit-il à son commandant.

— Non, non, conservons notre allure ; l'Espagnol viendra sur nous sans défiance.— Bonne idée, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de son lieutenant, si, au lieu d'une caravelle, nous eussions gréé une tartane française, les brigands nous auraient déjà reconnus.

"Le genre de navires appelés à cette époque caravelles était en effet très en usage en Espagne, et tous les vaisseaux de Colomb appartenaient à cette catégorie ; peu grands, car ils ne pouvaient guère porter plus de cent cinquante hommes, avec les provisions nécessaires pour trois mois, ils avaient l'avantage d'être fins voiliers et de tourner avec une grande facilité.

"Le navire, signalé à l'horizon et maintenant parfaitement en vue, qui continuait à avancer sans soupçonner le danger, n'était autre que la *Nina*, détachée par Fernand Cortez pour porter à l'empereur son maître des dépêches importantes et de magnifiques présents que devaient lui remettre deux officiers le grand mérite, investis de la confiance du conquérant du Mexique, Quinonès de Léon et Diégo Avila.

"Partie de la Vera-Cruz depuis près de deux mois déjà, la *Nina*, assaillie dans la traversée par une violente tempête, avait été obligée de fuir pendant plusieurs jours devant l'ouragan, et n'avait pu qu'à grand peine gagner les îles Açores où elle avait relâché pour réparer des avaries considérables dans sa mâture. Il est rare que des matelots même parfaitement disciplinés, quand ils ont éprouvé de grandes privations, ne s'abandonnent pas à de regrettables désordres lorsqu'ils passent tout-à-coup de la plus affreuse misère à la plus grande abondance. C'est là précisément ce qui arriva aux Espagnols. À peine débarqués, ils se livrèrent à des excès de tout genre : des rixes sanglantes, suite malheureusement trop ordinaire des orgies brutales, s'élevèrent entre ces aventuriers sans discipline et gorgés d'or.

(A continuer.)